

Religion naturelle, (Morale.) la religion naturelle consiste dans l'accomplissement des devoirs qui nous lient à la divinité. Je les réduis à trois, à l'amour, à la reconnaissance & aux hommages. Pour sa bonté je lui dois de l'amour, pour ses bienfaits de la reconnaissance, & pour sa majesté des hommages.

Il n'est point d'amour désintéressé. Quiconque a supposé qu'on puisse aimer quelqu'un pour lui - même, ne se connoissoit guere en affection. L'amour ne naît que du rapport entre deux objets, dont l'un contribue au bonheur de l'autre. Laissons le quiétiste aimer son dieu, à l'instant même que sa justice inexorable le livre pour toujours à la fureur des flammes, c'est pousser trop loin le raffinement de l'amour divin. Toutes les perfections de Dieu, dont il ne résulte rien pour notre avantage peuvent bien nous causer de l'admiration, & nous imprimer du respect, mais elles ne peuvent pas nous inspirer de l'amour. Ce n'est pas précisément parce qu'il est tout - puissant, parce qu'il est grand, parce qu'il est sage que je l'aime, c'est parce qu'il est bon, parce qu'il m'aime lui - même, & m'en donne des témoignages à chaque instant. S'il ne m'aimoit pas, que me serviroit sa toute - puissance, sa grandeur, sa sagesse? Tout lui seroit possible, mais il ne seroit rien pour moi. Sa souveraine majesté ne serviroit qu'à me rendre vil à ses yeux, il se plairoit à écraser ma petitesse du poids de sa grandeur; il sauroit les moyens de me rendre heureux, mais il les négligeroit. Qu'il m'aime au contraire, tous ses attributs me deviennent précieux, sa sagesse prend des mesures pour mon bonheur, sa toute - puissance les exécute sans obstacles, sa majesté suprême me rend son amour d'un prix infini.

Mais est - il bien constant que Dieu aime les hommes? Les faveurs sans nombre qu'il leur prodigue ne permettent pas d'en douter, mais cette preuve trouvera sa place plus bas. Employons ici d'autres argumens. Demander si Dieu aime les hommes, c'est demander s'il est bon, c'est mettre en question s'il existe, car comment concevoir un Dieu qui ne soit pas bon? Un bon prince aime ses sujets, un bon pere aime ses enfans, & Dieu pourroit ne pas aimer les hommes? Dans quel esprit un pareil soupçon peut - il naître, si ce n'est dans ceux qui font de Dieu un être capricieux & barbare, qui se joue impitoyablement du sort des humains? [Toussaint 5-8] Un tel Dieu mériteroit notre haine & non notre amour.

Dieu, dites - vous, ne doit rien aux hommes. Soit. Mais il se doit à lui - même; il faut indispensablement qu'il soit juste & bienfaisant. Ses perfections ne sont point de son choix, il est nécessairement tout ce qu'il est, il est le plus parfait de tous les êtres, ou il n'est rien. Mais je connois qu'il m'aime, par l'amour que je sens pour lui, c'est parce qu'il m'aime qu'il a gravé dans mon coeur ce sentiment, le plus précieux de ses dons. Son amour est le principe d'union, comme il en doit être le motif. [Toussaint 9]

Dans le commerce des hommes l'amour & la reconnaissance sont deux sentimens distincts. On peut aimer quelqu'un sans en avoir reçu des bienfaits, on peut en recevoir des bienfaits sans l'aimer, sans être ingrat; il n'en est pas de même par rapport à Dieu. Notre reconnaissance ne sauroit aller sans amour, ni notre amour sans reconnaissance, parce que Dieu est tout - à - la fois un être aimable & bienfaisant. Vous savez gré à votre mere de vous avoir donné le jour, à votre pere de pourvoir à vos besoins, à vos bienfaiteurs de leurs secours généreux, à vos amis de leur attachement; or dieu seul est véritablement votre mere, votre pere, votre maître, votre bienfaiteur & votre ami; & ceux que vous honorez de ces noms ne sont, à proprement parler, que les instrumens de ses bontés sur vous. Pour vous en convaincre, considerez - le sous ces différens rapports. [Toussaint 20-21]

Que fait une mere pour l'enfant qui naît d'elle? C'est Dieu qui fait tout. Lorsqu'il posoit la terre & les cieux sur leurs fondemens; il avoit dès - lors cet enfant en vue, & le dispoit déjà à la longue chaîne d'évenemens qui devoit

se terminer à sa naissance. Il faisoit plus, il le créoit en paissant le limon dont il forma son premier pere. L'instant est venu de faire éclore ce germe. C'est dans le sein d'une telle mere qu'il lui a plu de le placer, lui-même a pris soin de le fomentier & de le développer.

[Toussaint 22]

Dieu est le pere de tous les hommes, bien plus que chaque homme en particulier ne l'est de ses enfans. Choisissons le plus tendre & le plus parfait de tous les peres. [Toussaint 23-24] Mais qu'est - il auprès de Dieu? Lorsqu'un pere veille à la conservation de son fils, c'est Dieu qui le conserve; lorsqu'il s'applique à l'instruire, c'est Dieu qui lui ouvre l'intelligence; lorsqu'il l'entretient des charmes de sa vertu, c'est Dieu qui la lui fait aimer.

[Toussaint 25]

Si nous mettons en comparaison avec la vérité éternelle d'où procèdent toutes nos connoissances, les maîtres qui nous guident & qui nous instruisent, soutiendront - ils mieux le parallele? Ce n'est ni au travail de ceux qui nous enseignent, ni à nos propres travaux que nous devons la découverte des vérités; Dieu les a rendues communes à tous les hommes: chacun les possède & peut se les rendre présentes: il n'est besoin pour cet effet que d'y réfléchir. S'il en est quelques - unes de plus abstraites, ce sont des trésors que Dieu a cachés plus avant que les autres, mais qui ne viennent pas moins de lui, puisqu'en creusant nous les trouvons au fond de notre ame, & que notre ame est son ouvrage. L'ouvrier fouille la mine, le physicien dirige ses opérations, mais ni l'un ni l'autre n'ont fourni l'or qu'elle enferme. [Toussaint 26-27, dans le désordre]

S'il est quelqu'un qui ait disputé à Dieu le titre de bienfaiteur, il ne faut pas se mettre en devoir de le combattre. La lumiere dont il jouit, l'air qu'il respire, tout ce qui contribue à sa conservation & à ses plaisirs, les cieus, la terre, la nature entiere destinés à son usage, déposent contre lui & le confondent assez. Il ne pense lui-même, ne parle, & n'agit que parce que Dieu lui a donné la faculté; & sans cette providence contre laquelle il s'éleve, il seroit encore dans le néant, & la terre ne seroit pas chargée du poids importun d'un ingrat. [Toussaint 28]

Tout ce que fait un ami pour la personne sur qui s'est fixée son affection, c'est de l'aimer, de lui vouloir du bien & de lui en faire. Or, c'est ce que nous venons de prouver de Dieu par rapport à nous. Mais que cette qualité d'ami si tendre & si flateuse pour nous, ne diminue rien du respect infini que nous doit inspirer l'idée de sa grandeur suprême. Moins dédaigneux que les monarques de la terre, ami de ses sujets, il veut que ses sujets soient les siens, mais il ne leur permet pas d'oublier qu'il est leur souverain - maître, & c'est à ce titre qu'il exige leurs hommages. [Toussaint 51-52]

Ce n'est pas précisément parce que Dieu est grand que nous lui devons des hommages, c'est parce que nous sommes ses vassaux, & qu'il est notre souverain maître. Dieu seul possède sur le monde entier un domaine universel, dont celui des rois de la terre, n'est tout - au - plus que l'ombre. Ceux - ci tiennent leur pouvoir au - moins dans l'origine de la volonté des peuples. Dieu ne tient sa puissance que de lui-même. Il a dit, que le monde soit fait, & le monde a été fait. Voilà le titre primordial de sa royauté. Nos rois sont maîtres des corps, mais Dieu commande aux coeurs. Ils font agir, mais il fait vouloir: autant son empire sur nous est supérieur à celui de nos souverains, autant lui devons - nous rendre de plus profonds hommages. Ces hommages dûs à Dieu, sont ce qu'on appelle autrement culte ou religion. On en distingue de deux sortes, l'un interieur, & l'autre extérieur. L'un & l'autre est d'obligation. L'intérieur est invariable; l'extérieur dépend des moeurs, des tems & de la religion.

Le culte intérieur réside dans l'ame, & c'est le seul qui honore Dieu. Il est fondé sur l'admiration qu'excite en nous l'idée de sa grandeur infinie, sur le ressentiment de ses bienfaits & l'aveu de sa souveraineté. Le coeur pénétré de ces sentimens les lui exprime par des extases d'admiration, des saillies

d'amour, & des protestations de reconnaissance & de soumission. Voilà le langage du coeur, voilà ses hymnes, ses prières, ses sacrifices. Voilà ce culte dont il est capable, & le seul digne de la divine majesté. C'est aussi celui que J. C. est venu substituer aux cérémonies judaïques, comme il paroît par cette belle réponse qu'il fit à une femme samaritaine, lorsqu'elle lui demanda, si c'étoit sur la montagne de Sion ou sur celle de Sémeron qu'il falloit adorer: « le tems vient, lui dit - il, que les vrais adorateurs adoreront en esprit & en vérité ». [Toussaint 53-55]

On objecte que Dieu est infiniment au - dessus de l'homme, qu'il n'y a aucune proportion entre eux, que Dieu n'a pas besoin de notre culte, qu'enfin ce culte d'une volonté bornée est indigne de l'Etre infini [Fénelon 58] & parfait. Qui sommes - nous, disent ces téméraires raisonneurs, qui fondent leur respect pour la divinité sur l'anéantissement de son culte? Qui sommes - nous pour oser croire que Dieu descende jusqu'à nous faire part de ses secrets, & penser qu'il s'intéresse à nos vaines opinions? Vils atomes que nous sommes en sa présence, que lui font nos hommages? Quel besoin a - t - il de notre culte? Que lui importe de notre ignorance, & même de nos moeurs? Peuvent - elles troubler son repos inaltérable, ou rien diminuer de sa grandeur & de sa gloire? S'il nous a faits, ce n'a été que pour exercer l'énergie de ses attributs, l'immensité de son pouvoir, & non pour être l'objet de nos connoissances. Quiconque juge autrement est séduit par ses préjugés, & connoît aussi peu la nature de son être propre, que celle de l'Etre suprême. Ainsi, la religion qui se flatte d'être le lien du commerce entre deux êtres si infiniment disproportionnés, n'est à le bien prendre qu'une production de l'orgueil & de l'amour effréné de soi - même. [Houtteville III 309-310 dans le désordre] Voici la réponse.

Il y a un Dieu, c'est - à - dire, un être infiniment parfait; cet Etre connoît l'étendue sans bornes de ses perfections. A part qu'il est juste, car la justice entre dans la perfection infinie, il doit un amour infini à l'infinité de ses perfections infinies, son amour ne peut même avoir d'autre objet qu'elles. J'en conclus d'abord que s'il a fait quelque ouvrage hors de lui, il ne l'a fait que pour l'amour de lui, car telle est sa grandeur qu'il ne sauroit agir que pour lui seul, & comme tout vient de lui, il faut que tout se termine & retombe à lui, autrement l'ordre seroit violé. J'en conclus en second lieu, que l'Etre infiniment parfait, puisqu'il a tiré les hommes du néant, ne les a créés que pour lui, car s'il agissoit sans se proposer de fin, comme il agiroit d'une façon aveugle, sa sagesse en seroit blessée; & s'il agissoit pour une fin moins noble, moins haute que lui, il s'aviliroit par son action même & se dégraderoit. Je vais plus loin. Cet Etre suprême, à qui nous devons l'existence, nous a faits intelligens & capables d'aimer. Il est donc vrai encore qu'il veut, & qu'il ne peut ne pas vouloir, d'une part, que nous employions notre intelligence à le connoître & à l'admirer; de l'autre, que nous employions notre volonté & à l'aimer, & à lui obéir. L'ordre demande que notre intelligence soit réglée, & que notre amour soit juste. Par conséquent il est nécessaire que Dieu, ordre essentiel & justice suprême, veuille que nous aimions sa perfection infinie plus que notre perfection finie. Nous ne devons nous aimer qu'en nous rapportant à lui, & ne réserver pour nous qu'un amour, foible ruisseau de celui dont la source doit principalement & inépuisablement ne couler que pour lui. Telle est la justice éternelle que rien ne peut obscurcir, la proportion inviolable que rien ne peut altérer ni déranger. Dieu se doit tout à lui - même, je me doit tout à lui, & tout n'est pas trop pour lui. Ces conséquences ne sont ni arbitraires, ni forcées, ni tirées de loin. Mais aussi prenez garde, ces fondemens une fois posés, l'édifice de la religion s'éleve tout seul, & demeure inébranlable. Car des que l'Etre infini doit seul épuiser notre adoration & nos hommages, dès qu'il doit d'abord avoir tout notre amour, & qu'ensuite cet amour ne doit se répandre sur les créatures qu'à proportion & selon les degrés de perfection qu'il a mis en eux, dès que nous devons une soumission sans réserve à celui qui nous a faits, tout d'un coup la religion s'enfante dans nos coeurs; car elle n'est essentiellement & dans son fond qu'adoration, amour & obéissance.

Présentons le même raisonnement sous une autre forme. Quels sont les devoirs les plus généraux de la religion? C'est la louange, c'est l'amour, c'est l'action de grâces, c'est la confiance & la prière. Or, je dis que l'existence de Dieu supposée, il seroit contradictoire de lui refuser le culte renfermé dans ces devoirs. Si Dieu existe, il est le souverain maître de la nature, & la perfection suprême. Il nous a faits ce que nous sommes, il nous a donné ce que nous possédons, donc nous devons & nos hommages à sa grandeur, & notre amour à ses perfections, & notre confiance à sa bonté, & nos prières à sa puissance, & notre action de grâces à ses bienfaits. Voilà le culte intérieur évidemment prouvé. [Houtteville III 312-315]

Dieu n'a besoin, ajoutez - vous, ni de nos adorations, ni de notre amour. De quel prix notre hommage peut - il être à ses yeux? Et que lui importe le culte imparfait & toujours borné des créatures? En est - il plus heureux? en est - il plus grand? Non sans doute, il n'en a pas besoin, & nous ne le disons pas non plus. Ce mot besoin ne doit jamais être employé à l'égard de Dieu. Mais pour m'en servir à votre exemple, Dieu avoit - il besoin de nous créer? A - t - il besoin de nous conserver? notre existence le rend - elle plus heureux, le rend - elle plus parfait? Si donc il nous a fait exister, s'il nous conserve, quoiqu'il n'ait besoin ni de notre existence, ni de notre conservation, ne mesurez plus ce qu'il exige de nous sur ce qui lui sera utile. Il se suffit à lui - même, il se connoît & il s'aime. Voilà sa gloire & son bonheur. Mais réglez ce qu'il veut de vous sur ce qu'il doit à sa sagesse & à l'ordre immuable. Notre culte est imparfait en lui - même, je n'en disconviens point, & cependant je dis qu'il n'est pas indigne de Dieu; j'ajoute même qu'il est impossible qu'il nous ait donné l'être pour une autre fin que pour ce culte tout borné qu'il est. Afin de le mieux comprendre, distinguons ce que la créature peut faire, d'avec la complaisance que Dieu en tire. Ne vous effarouchez pas d'une telle expression. Je n'entends par ce mot, en l'expliquant à Dieu, que cet acte intérieur de son intelligence par lequel il approuve ce qu'elle voit de conforme à l'ordre. Cela passé, je viens à ma preuve.

D'une part l'action de la créature qui connoît Dieu, qui lui obéit & qui l'aime, est toujours nécessairement imparfaite; mais d'une autre part cette opération de la créature est la plus noble, la plus élevée qu'il soit possible de produire, & que Dieu puisse tirer d'elle. Donc les limites naturelles ne comportent rien de plus haut. Cette opération n'est donc plus indigne de Dieu. Etablissez en effet qu'il lui soit impossible de produire une substance intelligente, si ce n'est à condition d'en obtenir quelque opération aussi parfaite que lui, vous le réduisez à l'impuissance de rien créer. Or nous existons, & nous sommes l'ouvrage de ses mains. En nous donnant l'être, il s'est donc proposé de tirer de nous l'opération la plus haute que notre nature imparfaite puisse produire. Mais cette opération la plus parfaite de l'homme, qu'est - elle sinon la connoissance & l'amour de cet auteur? Que cette connoissance, que cet amour, ne soient pas portés au plus haut degré conceivable, n'importe. Dieu a tiré de l'homme ce que l'homme peut produire de plus grand, de plus achevé, dans les bornes où sa nature le renferme. C'en est assez pour l'accomplissement de l'ordre. Dieu est content de son ouvrage, sa sagesse est d'accord avec sa puissance, & il se complaît dans sa créature. Cette complaisance est son unique terme, & comme elle n'est pas distinguée de son être, elle le rend lui - même sa propre fin. Allons jusqu'où nous mène une suite de conséquences si lumineuses quoique simples.

Quand je demande pourquoi Dieu nous a donné des yeux, tout aussi - tôt on me répond, c'est qu'il a voulu que nous puissions voir la lumière du jour, & par elle tous les autres objets. Mais si je demande d'où vient qu'il nous a donné le pouvoir de le connoître & de l'aimer, ne faudra - t - il pas me répondre aussi que ce don le plus précieux de tous, il nous l'accorde afin que nous puissions connoître son éternelle vérité, & que nous puissions aimer ses perfections infinies? S'il avoit voulu qu'une profonde nuit regnât sur nous, l'organe de la vue seroit une superfluité dans son ouvrage. Tout de même s'il avoit voulu que nous l'ignorassions à jamais, & que nos cœurs fussent incapables de s'élever

jusqu'à lui, cette notion vive & distincte qu'il nous a donnée de l'infini, cet amour insatiable du bien, dont il a fait l'essence de notre volonté, seroient des presens inutiles, contraires même à sa sagesse; & cette idée ineffaçable de l'Etre divin, & cet amour du parfait & du beau que rien ici ne peut satisfaire ni éteindre en nous, tout donne les traits par lesquels Dieu a gravé son image au milieu de nous. Mais cette ressemblance imparfaite que nous avons avec l'Etre suprême, & qui nous avertit de notre destination, est au même tems l'invincible preuve de la nécessité d'un culte [Houtteville III 316-319] du moins intérieur.

Si après tant de preuves, on persiste à dire que la Divinité est trop au - dessus de nous pour descendre jusqu'à nous, nous répondrons qu'en exagérant ainsi sa grandeur & notre néant, on ne veut que secouer son joug, se mettre à sa place & renverser toute subordination; nous répondrons que par cette humilité trompeuse & hypocrite, on n'imagine un Dieu si éloigné de nous, si fier, si indifférent dans sa hauteur, si indolent sur le bien & sur le mal, si insensible à l'ordre & au desordre, que pour s'autoriser dans la licence de ses desirs, pour se flatter d'une impunité générale, & pour se mettre, s'il est possible, autant au - dessus des plaintes de sa conscience, que des lumieres de la raison. [Houtteville III 322-323]

Mais le culte extérieur, pourquoi supposer que Dieu le demande? [Fénelon 50, Houtteville III 315] Hé! vous - mêmes, comment ne voyez - vous pas que celui - ci coule inévitablement de l'autre? Si - tôt que chacun de nous est dans l'étroite obligation de remplir les devoirs que je viens d'exposer, ne deviennent - ils pas des lois pour la société entière? Les hommes, convaincus séparément de ce qu'ils doivent à l'Etre infini, se réuniront dès - là pour lui donner des marques publiques de leurs sentimens. Tous ensemble, ainsi qu'une grande famille, ils aimeront le pere commun; ils chanteront ses merveilles; ils béniront ses bienfaits; ils publieront ses louanges, ils l'annonceront à tous les peuples, & brûleront de le faire connoître aux nations égarées qui ne connoissent pas encore, ou qui ont oublié ses miséricordes & sa grandeur. Le concert d'amour, de vœux & d'hommages dans l'union des cœurs, n'est - il pas évidemment ce culte extérieur, dont vous êtes si en peine? [Houtteville III 315-316] Dieu feroit alors toutes choses en tous. Il seroit le roi, le pere, l'ami des humains; il seroit la loi vivante des cœurs, on ne parleroit que de lui & pour lui. Il seroit consulté, cru, obéi. Hélas! un roi mortel, ou un vil pere de famille s'attire par sa sagesse, l'estime & la confiance de tous ses enfans, on ne voit à toute heure que les honneurs qui lui sont rendus; & l'on demande qu'est - ce que le culte divin, & si l'on en doit un? Tout ce qu'on fait pour honorer un pere, pour lui obéir, & pour reconnoître ses graces, est un culte continuel qui saute aux yeux. Que seroit - ce donc, si les hommes étoient possédés de l'amour de Dieu? Leur société seroit un culte solemnel, tel que celui qu'on nous dépeint des bienheureux dans le ciel. [Fénelon 51-52]

A ces raisonnemens, pour démontrer la nécessité d'un culte extérieur, j'en ajouterai deux autres. Le premier est fondé sur l'obligation indispensable où nous sommes de nous édifier mutuellement les uns les autres; le second est fondé sur la nature de l'homme.

1°. Si la piété est une vertu, il est utile qu'elle regne dans tous les cœurs: or il n'est rien qui contribue plus efficacement au regne de la vertu, que l'exemple. Les leçons y feroient beaucoup moins; c'est donc un bien pour chacun de nous, d'avoir sous les yeux des modeles attrayans de piété. Or, ces modeles ne peuvent être tracés, que par des actes extérieurs de religion. Inutilement par rapport à moi, un de mes concitoyens est - il pénétré d'amour, de respect & de soumission pour Dieu, s'il ne le fait pas connoître par quelque démonstration sensible qui m'en avertisse. Qu'il me donne des marques non suspectes de son goût pour la vérité, de sa résignation aux ordres de la Providence, d'un amour affectueux pour son Dieu, qu'il l'adore, le loue, le glorifie en public; son exemple opere sur moi, je me sens piqué d'une sainte émulation, que les plus beaux morceaux de morale n'auroient pas été capables de produire. Il est donc essentiel à l'exercice de la religion, que la profession s'en fasse d'une

maniere publique & visible; car les mêmes raisons qui nous apprennent qu'il est de notre devoir de reconnoître les relations où nous sommes à l'égard de Dieu, nous apprennent également, qu'il est de notre devoir d'en rendre l'aveu public. D'ailleurs parmi les faveurs dont la Providence nous comble, il y en a de personnelles, il y en a de générales. Or, par rapport à ces dernières, la raison nous dit que ceux qui les ont reçues en commun doivent se joindre pour en rendre grâces à l'Etre suprême en commun, autant que la nature des assemblées religieuses peut le permettre.

2°. Une religion purement mentale pourroit convenir à des esprits purs & immatériels, dont il y a sans doute un nombre infini de différentes especes dans les vastes limites de la création; mais l'homme étant composé de deux natures réunies, c'est - à - dire de corps & d'ame, sa religion ici bas doit naturellement être relative & proportionnée à son état & à son caractère, & par conséquent consiste également en méditations intérieures, & en actes de pratique extérieure. Ce qui n'est d'abord qu'une présomption devient une preuve, lorsqu'on examine plus particulièrement la nature de l'homme, & celle des circonstances où elle est placée. Pour rendre l'homme propre au poste & aux fonctions qui lui ont été assignées, l'expérience prouve qu'il est nécessaire que le tempérament du corps influe sur les passions de l'esprit, & que les facultés spirituelles soient tellement enveloppées dans la matiere que nos plus grands efforts ne puissent les émanciper de cet assujettissement, tant que nous devons vivre & agir dans ce monde matériel. Or, il est évident que des êtres de cette nature sont peu propres à une religion purement mentale, & l'expérience le confirme; car toutes les fois que par le faux desir d'une perfection chimérique, des hommes ont tâché dans les exercices de religion de se dépouiller de la grossiereté des sens, & de s'élever dans la région des idées imaginaires, le caractère de leur tempérament a toujours décidé de l'issue de leur entreprise. La religion des caractères froids & flegmatiques a dégénéré dans l'indifférence & le dégoût, & celle des hommes bilieux & sanguins a dégénéré dans le fanatisme & l'enthousiasme. Les circonstances de l'homme & des choses qui l'environnent, contribuent de plus en plus à rendre invincible cette incapacité naturelle pour une religion mentale. La nécessité & le desir de satisfaire aux besoins & aux aisances de la vie, nous assujettissent à un commerce perpétuel & constant, avec les objets les plus sensibles & les plus matériels. Le commerce fait naître en nous des habitudes, dont la force s'obstine d'autant plus, que nous nous efforçons de nous en délivrer. Ces habitudes portent continuellement l'esprit vers la matiere, & elles sont si incompatibles avec les contemplations mentales, elles nous en rendent si incapables, que nous sommes même obligés pour remplir ce que l'essence de la religion nous prescrit à cet égard, de nous servir contre les sens & contre la matiere de leur propre secours, afin de nous aider & de nous soutenir dans les actes spirituels du culte religieux. Si à ces raisons l'on ajoute que le commun du peuple qui compose la plus grande partie du genre humain, & dont tous les membres en particulier sont personnellement intéressés dans la religion, est par état, par emploi, par nature, plongé dans la matiere; on n'a pas besoin d'autre argument, pour prouver qu'une religion mentale consistant en une philosophie divine qui résideroit dans l'esprit, n'est nullement propre à une créature telle que l'homme dans le poste qu'il occupe sur la terre. [Burlamaqui 29-33]

Dieu en unissant la matiere à l'esprit, l'a associé à la religion & d'une maniere si admirable, que lorsque l'ame n'a pas la liberté de satisfaire son zele, en se servant de la parole, des mains, des prosternemens, elle se sent comme privée d'une partie du culte qu'elle vouloit rendre, & de celle même qui lui donneroit le plus de consolation; mais si elle est libre, & que ce qu'elle éprouve au - dedans la touche vivement & la pénètre, alors ses regards vers le ciel, ses mains étendues, ses cantiques, ses prosternemens, ses adorations diversifiées en cent manieres, ses larmes que l'amour & la pénitence font également couler, soulagent son coeur en suppléant à son impuissance, & il semble que c'est moins l'ame qui associe le corps à sa piété & à sa religion, que ce n'est le corps même qui se hâte de venir à son secours & de suppléer à ce que l'esprit ne sauroit faire; ensorte que dans la fonction non - seulement la

plus spirituelle, mais aussi la plus divine, c'est le corps qui tient lieu de ministre public & de prêtre, comme dans le martyre, c'est le corps qui est le témoin visible & le défenseur de la vérité contre tout ce qui l'attaque.
[Duguet E 221-222]

Aussi voyons - nous que tous les peuples qui ont adoré quelque divinité, ont fixé leur culte à quelques démonstrations extérieures qu'on nomme des cérémonies. Dès que l'intérieur y est, il faut que l'extérieur s'exprime & le communique dans toute la société. Le genre humain jusqu'à Moïse, faisoit des offrandes & des sacrifices. Moïse en a institué dans l'église judaïque: la chrétienne en a reçu de J. C. [Fénelon 54-55] Jusqu'au tems de Moïse, c'est - à - dire pendant tout le tems de la loi de nature, les hommes n'avoient pour se gouverner que la raison naturelle & les traditions de leurs ancêtres. [Bossuet 1.4 20] On n'avoit point encore érigé le temple au vrai Dieu, le culte alors n'avoit point de forme fixe & déterminée; chacun choisissoit les cérémonies qu'il croyoit les plus significatives pour exprimer au dehors sa religion. Enfin le culte fut fixé par Moïse, & tous ceux qui voulurent avoir part aux faveurs plus marquées que Dieu répandoit sur le peuple juif, étoient obligés de le révéler & de s'y soumettre. Sur les débris de cette religion, qui n'étoit que l'ombre & l'ébauche d'une religion plus parfaite, s'est élevée la religion Chrétienne, au culte de laquelle tout homme est obligé de se soumettre, parce que c'est la seule véritable, qu'elle a été marquée au sceau de la Divinité, & que la réunion de tous les peuples dans ce culte uniforme, est fondée sur l'oeconomie des decrets de Dieu. Voyez l'article de la Religion Chrétienne.

Bibliographie

Bossuet

Discours sur l'histoire universelle, pour expliquer la suite de la ... ,
Amsterdam 1722, Volume 1
<https://books.google.fr/books?id=fjtZu4KdgWMC>

Burlamaqui (Jean-Jacques)

Principes du droit naturel.
https://books.google.fr/books?id=eAX6bHpNp_8C Genève 1747

Jacques Joseph Duguet

Explication littérale de l'ouvrage des six jours, Paris 1734 (noté Duguet E)
<https://books.google.fr/books?id=B2zRrn656ucC>

François de Salignac de la Mothe Fénelon

Lettres sur divers sujets concernant la religion et la métaphysique, Paris 1718
Lettre sur le culte de Dieu, l'immortalité de l'ame & le libre-arbitre
<https://books.google.fr/books?id=AAOB7n7AsikC>

Abbé Alexandre Claude François Houtteville

La Religion Chretienne prouee par les faits,
<https://books.google.fr/books?id=W6qJL-Qs9QsC> tome premier, Amsterdam 1744
(noté Houtteville I)

<https://books.google.fr/books?id=L7STR6i8yvsC> tome II, Paris 1740 (noté Houtteville II)

<https://books.google.fr/books?id=spVYAAAACAAJ> tome III, Paris 1740 (noté Houtteville III)

<https://books.google.fr/books?id=0lB0bLcEdlEC> tome III Paris 1740, avec p.318-319

François-Vincent Toussaint

Les Moeurs, volume III, 1748
<https://books.google.fr/books?id=sDl9F6yeZT4C>

notes

François de Salignac de la Mothe Fénelon
Oeuvres philosophiques, ou démonstration de l'existence de Dieu
(attention : pagination multiple)
<https://books.google.fr/books?id=YeExaphBJswC>